



Tracés. Revue de Sciences humaines

36 | 2019
Faire époque

L'époque et l'événement : les temporalités du capitalisme selon William H. Sewell Jr.

The epoch and the event: William H. Sewell Jr.'s temporalities of capitalism

Thomas Angeletti



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/traces/9628>

DOI : 10.4000/traces.9628

ISSN : 1963-1812

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 24 octobre 2019

Pagination : 159-167

ISBN : 979-10-362-0182-0

ISSN : 1763-0061

Ce document vous est offert par INIST - Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



Référence électronique

Thomas Angeletti, « L'époque et l'événement : les temporalités du capitalisme selon William H. Sewell Jr. », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 16 octobre 2019, consulté le 16 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/traces/9628> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traces.9628>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

L'époque et l'événement : les temporalités du capitalisme selon William H. Sewell Jr.

THOMAS ANGELETTI

Comment penser ensemble le temps long et le temps court, les structures et le surgissement, la continuité et la discontinuité, l'époque et l'événement ? D'une certaine manière, le travail de l'historien américain William H. Sewell Jr. est depuis bientôt quatre décennies tout entier consacré à cette question, qui traverse également « L'époque capitaliste » dont nous proposons la traduction dans ce numéro. Historien, Sewell ? Assurément, mais la catégorie anglo-saxonne de *historical sociologist*¹ semble ici également adaptée : spécialiste des révolutions françaises, Sewell a fortement contribué à ouvrir un véritable espace de dialogue entre l'histoire et les autres sciences sociales, au premier rang desquelles la sociologie et l'anthropologie. Cette circulation entre les disciplines, Sewell, à la retraite depuis 2007, l'a expérimentée en pratique : en poste au département d'Histoire et de Science politique de l'université de Chicago depuis 1990, il exerçait auparavant en histoire et en sociologie à l'université du Michigan, après un long séjour à l'Institute for Advanced Study de Princeton, peu après la fondation par Clifford Geertz de la School of Social Science.

La question de l'événement, qui occupe une place centrale dans ses recherches dès les années 1990, s'est trouvée durant la dernière décennie réévaluée par Sewell, à la faveur de ce que l'on peut considérer comme une nouvelle séquence de son travail, dédiée à revisiter le capitalisme. C'est dans cette séquence que s'inscrit « L'époque capitaliste ». Sans prétendre pouvoir résumer en quelques phrases l'œuvre foisonnante de Sewell, on se propose ici de dégager certaines de ses évolutions et lignes de force théoriques, en lien avec les temporalités du capitalisme, qui amèneront à mieux

1 Sur l'émergence et les transformations de la sociologie historique américaine, nous renvoyons à Calhoun (1996).

comprendre le texte traduit dans ce numéro et la place qu'il occupe dans la trajectoire intellectuelle de son auteur.

De la sociologie événementielle aux temporalités du capitalisme

L'ouvrage majeur *Logics of History* (Sewell, 2005), malheureusement indisponible à ce jour en français², peut servir de point de départ : il peut être considéré comme une invitation au dialogue entre sciences sociales sur des questions centrales qui traversent l'ensemble des disciplines. Dans ce recueil d'articles publiés entre la fin des années 1980 et le début des années 2000, Sewell indique à regret combien l'histoire en tant que discipline académique a une moins forte propension à la théorisation que ses disciplines voisines, alors qu'un domaine y est pourtant travaillé de manière privilégiée : la temporalité. Les travaux de Sewell sur cette question se sont déployés en deux séquences majeures.

Deux textes publiés la même année, en 1996, dont la postérité fut importante, apparaissent comme la base d'une première séquence clairement identifiable dans son travail théorique, consacrée à la notion d'événement. Tandis que le premier a contribué à établir la sociologie événementielle (Sewell, 2009), le second se saisissait de la prise de la Bastille comme cas empirique pour déployer son cadre d'analyse (Sewell, 1996). Si l'histoire en tant que forme sociale a très vite été associée à l'idée d'événement, se voyant attribuer comme fonction, dès le XVIII^e siècle, de « lier en un tout cohérent une suite d'événements » (Koselleck, 1997, p. 17), cette association est également à l'origine des résistances à l'idée de voir en l'histoire une discipline académique (voir par exemple Durkheim, 1975).

Dans son texte sur les trois temporalités (le chapitre V de *Logics of History*, traduit en 2009 en français : Sewell, 2009), Sewell constate un déplacement d'une sociologie américaine principalement dédiée à l'étude du contemporain et à la recherche de « lois intemporelles » (*ibid.*, p. 109), vers une sociologie plus historique et moins centrée sur la seule société américaine, à partir de la fin des années 1960 et particulièrement des années 1980. Ce déplacement, il le rapporte à l'effervescence politique de l'époque et à l'irruption de l'histoire, entre les mouvements pour les droits civiques des Noirs américains et l'opposition à la guerre contre le Vietnam. Mais ce développement pose, pour Sewell, plusieurs problèmes, qu'il adresse aux

2 Une traduction française de cet ouvrage est cependant en cours de préparation.

sociologues historiques dans un but précis : rendre plus efficace encore le défi lancé par cette tradition aux courants plus dominants de la sociologie. La sociologie historique a en effet privilégié selon lui, implicitement ou explicitement, deux formes de temporalité, l'une appelée *téléologique* (associée aux fondateurs de la sociologie), l'autre qualifiée d'*expérimentale* (rapprochée des méthodes quantitatives dominantes). La temporalité téléologique privilégie un traitement des événements comme simple résultante d'un développement historique sans limite dont il faudrait découvrir les lois. Cette temporalité, qu'il identifie dans les travaux d'Immanuel Wallerstein et, sous une forme amoindrie, dans ceux de Charles Tilly, est critiquée par Sewell en ce que l'événement est condamné à n'être que le produit de tendances lourdes, et à perdre donc toute consistance en tant que tel. La temporalité expérimentale privilégie, elle, une approche largement inspirée des méthodes quantitatives : la recherche est envisagée comme une expérimentation visant à déterminer les facteurs clés de l'émergence de certains événements. Illustrée par les travaux de Theda Skocpol sur les révolutions sociales, cette temporalité omet notamment, selon Sewell, d'envisager les conséquences des événements les uns sur les autres en les traitant comme des cas isolables et parfaitement comparables. Il s'agit de casser le « bloc congelé du temps historique en unités artificiellement interchangeables » (Sewell, 2009, p. 124), comme si l'histoire pouvait être réduite au rang d'objet de laboratoire.

À ces deux formes de temporalité, dont il souligne les écueils respectifs, Sewell oppose une troisième forme, qualifiée d'*événementielle*. Sewell en donne une définition désormais célèbre en tant que « sous-catégorie relativement rare de faits qui transforment significativement les structures » (Sewell, 2009, p. 129)³. La temporalité événementielle est conçue par Sewell comme « dépendante au sentier » (la chronologie des événements a des effets sur leurs conséquences), hétérogène dans ses causes (au sens où la causalité peut changer au cours de la séquence historique étudiée) et radicalement contingente. Sewell opère donc un renversement total de point de vue par rapport aux temporalités téléologique et expérimentale : ce ne sont plus les déterminants de l'événement qui sont étudiés a priori, mais la dynamique de l'événement lui-même et ses effets sur les structures. Les événements, phénomènes hautement interprétatifs, sont le

3 Dans son article sur la Révolution française, la définition est un peu adaptée et met plus explicitement l'accent sur la perception et la conscience historique de l'événement : « Un événement historique est (1) une séquence ramifiée d'occurrences qui (2) est reconnue comme notable par les contemporains, et qui (3) résulte en une transformation durable des structures » (Sewell, 2005, p. 228).

résultat d'une multitude d'occurrences qui, par leur concaténation et leur cumul, fabriquent ces faits collectifs d'une autre nature. Sewell ajoute que ces événements façonnent la conscience historique des acteurs et peuvent notamment engendrer une « mutation majeure des identités collectives » (Sewell, 2009, p. 119) : ils ont donc des effets directs sur la réalité sociale et culturelle.

Ce texte est sûrement, du fait notamment de sa traduction en 2009 par Michel Grossetti, celui parmi les travaux théoriques de Sewell dont la résonance a été en France la plus forte, en raison d'un intérêt diffus mais croissant en sciences sociales pour la catégorie théorique d'événement (Bensa et Fassin, 2002 ; Bessin *et al.*, 2009). D'autres raisons y concourent. Il a souvent été rapproché, dans le cadre de la sociologie des mobilisations, du travail de Michel Dobry (2009) sur les crises politiques, en ce qu'ils partagent un vif intérêt pour la structuration des phénomènes émergents et des conjonctures critiques (voir notamment Deluermoz et Gobille, 2015 ; Hmed et Jeanpierre, 2016). Toujours dans le contexte français, on pourrait également rapprocher la conception de l'événement de Sewell de la sociologie des scandales et des affaires (voir notamment Boltanski *et al.*, 2007), dont l'attention s'est également largement portée sur la dynamique interne de ces phénomènes, sur l'importance des interprétations dans les disputes collectives et sur les partages qui s'opèrent en leur sein.

Mené principalement dans les années 1990, ce travail peut aussi être mis en parallèle des tendances alors tangibles des sciences sociales françaises à s'éloigner des approches structurales – et de manière liée, des « grands récits » (Boltanski, 2017) – pour y substituer des approches plus portées sur la présence d'individus immergés dans des situations et amenés à y déployer leurs compétences, qu'elles soient inspirées de l'ethnométhodologie, de la phénoménologie, du pragmatisme, de l'interactionnisme, de la linguistique ou, particulièrement dans le cas de Sewell, de l'anthropologie de Marshall Sahlins et plus encore de Clifford Geertz. Dans cette conception, la question de l'incertitude et de la contingence occupe une place déterminante : « rien dans la vie sociale n'est totalement immunisé contre le changement » (Sewell, 2009, p. 131). La particularité de la solution théorique adoptée par Sewell, si on la rapproche des changements importants qu'ont connus les sciences sociales françaises au tournant des années 1990 – du « tournant critique » en histoire au développement de la sociologie pragmatique –, est de s'être saisie de la temporalité comme moyen principal pour interroger et déplacer les paradigmes alors dominants⁴. Qu'une telle réflexion sur la tem-

4 Sewell indique qu'il avait été « élevé comme un positiviste », en référence à son père, William

poralité événementielle prenne elle-même place dans un moment d'essoufflement sensible de l'idée de progrès (Wagner, 2016) n'est d'ailleurs sûrement pas anodin.

L'époque capitaliste et l'enchevêtrement des temporalités

Une seconde séquence qui s'échelonne depuis une dizaine d'années, et pour laquelle la crise financière de 2007-2008 semble avoir joué un rôle important, peut cependant être distinguée dans le travail de Sewell (2008, 2010, 2012, 2014). Les *cultural* et *linguistic turns* auxquels il a largement contribué aux côtés notamment de Clifford Geertz et de Joan Scott⁵, s'y trouvent réinterrogés à l'aune des transformations du capitalisme⁶. Le modèle analytique des trois temporalités, et particulièrement la temporalité événementielle – vouée à être fortement utilisée dans les sciences sociales américaines –, va être mis à profit par Sewell pour interroger le capitalisme en tant que phénomène qui promeut, mais aussi qui exploite certaines formes de temporalité.

L'article que nous traduisons dans ce numéro, intitulé « L'époque capitaliste », s'inscrit précisément dans cette étape plus récente des recherches de Sewell. Il s'agit de mettre le modèle analytique de la temporalité événementielle à l'épreuve du capitalisme. Avant d'en venir au texte lui-même, quelques mots sont nécessaires sur le contexte de sa production. Ce texte a servi de conférence d'ouverture au congrès de 2012 de la Social Science History Association (SSHA), réunie à Vancouver sous le thème « Histoires du capitalisme » – qui donne son titre au dernier paragraphe du texte – et dont Sewell assurait la présidence. La SSHA occupe une place particulière dans le champ des sciences sociales américaines, à la fois « marginale et consacrée » (Christin et Ollion, 2012, p. 82). Sa taille, plus modeste en comparaison à l'American Sociological Association, s'accompagne d'une orientation plus affirmée vers les méthodes qualitatives. Notons également que la SSHA

Hamilton Sewell (1909-2001), éminent sociologue ayant présidé en 1971 l'American Sociological Association (Sewell, 2005, p. 23).

- 5 Pour un retour critique sur les *cultural* et *linguistic turns*, voir Bonnel et Hunt (1999). On pourra lire avec intérêt l'entretien donné par Sewell dans le cadre du projet d'histoire orale mené à l'Institute for Advanced Study de Princeton (IAS), où il revient sur l'atmosphère intellectuelle des années 1970 et sur le rôle joué par la School of Social Science et l'IAS dans ces tournants (Shore, 1995).
- 6 Ce geste est notamment expliqué par W. Sewell dans l'introduction initiale à *Critical Historical Studies*, revue tout entière dédiée à revisiter la question du capitalisme, fondée en 2014 aux côtés de Manu Goswami, Moishe Postone et Andrew Sartori (Goswami *et al.*, 2014).

organise une conférence annuelle qui s'installe, tous les trois à quatre ans, à Chicago : on sait combien l'université de Chicago a joué un rôle primordial dans le développement de la sociologie historique, sous la plume de Sewell évidemment⁷, mais également sous celle d'Andrew Abbott (voir notamment Abbott, 2001) ou plus récemment d'Ivan Ermakoff (2008), dont l'ouvrage est tiré d'une thèse soutenue à Chicago.

Venons-en maintenant au texte lui-même : « L'époque capitaliste » occupe une place à la fois centrale et paradoxale dans l'œuvre de Sewell. Centrale en ce qu'il y déploie une pensée attachée à ne pas approcher les périodes historiques comme des totalités qui détermineraient chacune des pratiques qu'elles contiendraient, mais au contraire à en faire saillir la pluralité interne et à en souligner systématiquement la contingence. Paradoxale car l'attention est consacrée avant tout à la question de l'unité historique que constitue l'époque capitaliste, alors que son intérêt théorique premier est, comme nous l'avons explicité précédemment, centré sur l'événement et la temporalité événementielle. Sewell souligne d'abord que le capitalisme a un caractère total, posant un problème particulier au citoyen – comment critiquer un monde auquel on appartient – et une tâche tout aussi ardue pour le chercheur ou la chercheuse : comment analyser un phénomène dans lequel nous sommes tous pris ? D'un certain point de vue, ce qui accompagne le développement du capitalisme c'est bien l'absence d'extériorité, c'est-à-dire l'absence d'un point de vue qui permettrait de le considérer vraiment de l'extérieur et d'en prendre la pleine mesure. Certes, de la même manière que l'anthropologue peut revendiquer une distance géographique avec son objet d'étude, l'historien peut se prévaloir d'une distance temporelle – que ne peut invoquer le sociologue – mais la permanence de certains traits du capitalisme par-delà les siècles ne le prémunit aucunement contre un tel risque, et peut conduire à lui faire oublier ce que le capitalisme a de surprenant, de remarquable et de mystérieux.

Dans ce texte, le capitalisme est donc approché comme une époque particulièrement large, aux effets massifs et structurels. Mais ce que souligne Sewell, c'est combien cette époque capitaliste entremêle différentes formes de temporalité. Il s'appuie tout d'abord sur une temporalité événementielle : pas un jour ne se passe sans annonce de nouvelle création ou de disparition d'entreprise, donc de créations d'emplois et de licenciements, sans un renouvellement des possibilités d'investissements, autrement dit, sans opportunités pour l'exploitation de nouvelles sources de profit. Comme il

7 W. Sewell codirige notamment la collection « Chicago Studies in Practices of Meaning » aux presses de l'université de Chicago.

l'a exprimé précédemment, « le capitalisme, c'est l'histoire événementielle sous stéroïdes » (Sewell, 2008, p. 526). Le capitalisme exploite ainsi les événements, mais il génère également de la nouveauté dont il peut anticiper l'apparition, par exemple en tentant de lancer des modes. En déplaçant le regard sur le capitalisme, ce ne sont plus des événements politiques qui sont mis en exergue en premier lieu, tels que les révolutions ou les coups d'État, mais des événements économiques – bien qu'un tel partage ait toujours quelque chose d'arbitraire. Il existe donc une réelle congruence entre la catégorie conceptuelle de la temporalité événementielle et la réalisation empirique d'événements au cours de l'époque capitaliste.

Mais le capitalisme s'accompagne par ailleurs de régularités tenaces qui viennent contester la catégorie analytique de la temporalité événementielle. Si l'on s'en tient à d'autres traits caractéristiques, tels le cycle économique et la récurrence des crises, le capitalisme présente une temporalité cyclique qui résiste bel et bien à une conception qui n'y verrait que le produit d'une pure contingence. Car les crises, loin d'être des phénomènes uniques, se répètent régulièrement (Sewell, 2012), et même si une lecture attentive de leurs différences respectives atteste que les « détails prolifèrent », il n'en reste pas moins que les « structures demeurent » (Kindleberger et Aliber, 2005, p. 34). De ce point de vue, les événements incessants qui transforment les structures d'opportunité de profit du capitalisme sont eux-mêmes pris dans une incontestable cyclicité, dont la destruction créatrice schumpétérienne n'est qu'un des avatars.

À ces deux couches de temporalité – événementielle et cyclique – s'ajoute une troisième, irréductible aux deux autres et qualifiée de *directionnelle* : le capitalisme impose sinon une direction, tout du moins une orientation au cours des choses. Une telle orientation est identifiable tout d'abord dans l'impératif d'accumulation illimitée qui, de Marx à Weber, a été retenu comme le trait le plus distinctif de cette forme sociale et qui demeure par-delà les siècles. Il se repère également par l'extension géographique, certes inégale, mais bien réelle, du capitalisme comme forme marchande. Sewell ajoute enfin que l'orientation du capitalisme se manifeste dans l'extension croissante de la sphère de la marchandisation, qui n'a de cesse d'intégrer des objets et des pratiques jusqu'alors hors de sa portée.

Ce qui nous amène à une dernière question : à quel type d'expérience du temps un tel maelstrom de temporalités conduit-il ? Bien que défini par son impératif macro d'accumulation illimitée, le capitalisme est également envisagé par Sewell en tant qu'expérience historiquement située et approchée à une échelle plus microsociologique. Dit autrement, l'époque capitaliste est quelque chose qui s'expérimente et qui se vit. Jeté dans le flux des

échanges de l'époque capitaliste, dans ses événements et son arbitraire, l'individu est ainsi soumis à des contraintes temporelles contradictoires, tiraillé entre la menace permanente de crises et l'orientation du capitalisme vers un progrès attendu. Sewell souligne cependant combien, à l'aune de l'urgence climatique, une telle orientation du capitalisme se trouve elle-même largement mise en défaut. Cette expérience est donc intimement liée à la possibilité de voir cette époque capitaliste, si robuste, disparaître sous l'effet de ses contradictions : elle est donc aussi marquée, ne serait-ce que par instants, par la possibilité d'en voir une autre advenir.

Bibliographie

- ABBOTT Andrew, 2001, *Time Matters : On Theory and Method*, Chicago, University of Chicago Press.
- BENSA Alban et FASSIN Eric, 2002, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n° 38, p. 5-20.
- BESSIN Marc, BIDART Claire et GROSSETTI Michel éd., 2009, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte.
- BOLTANSKI Luc, 2017, « Pragmatique de la valeur et structures de la marchandise », *Annales HSS*, vol. 72, n° 3, p. 607-629.
- BOLTANSKI Luc, CLAVERIE Elisabeth, OFFENSTADT Nicolas et VAN DAMME Stéphane éd., 2007, *Affaires, scandales et grandes causes. De Socrate à Pinochet*, Paris, Stock.
- BONNEL Victoria E. et HUNT Lynn éd., 1999, *Beyond the Cultural Turn : New Directions in the Study of Society and Culture*, Berkeley, University of California Press.
- CALHOUN Craig, 1996, « The rise and domestication of historical sociology », *The Historic Turn in the Human Sciences*, T. J. MacDonald éd., Ann Arbor, University of Michigan Press, p. 305-338.
- CHRISTIN Angèle et OLLION Étienne, 2012, *La sociologie aux États-Unis aujourd'hui*, Paris, La Découverte.
- DELUERMOZ Quentin et GOBILLE Boris, 2015, « Protagonisme et crises politiques. Individus "ordinaires" et politisations "extraordinaires" », *Politix*, n° 112, p. 9-29.
- DOBRY Michel, 2009 [1986], *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de Science Po.
- DURKHEIM Émile, 1975 [1903] « L'histoire et les sciences sociales », *Textes 1. Éléments d'une théorie sociale*, Paris, Éditions de Minuit, p. 195-197.
- ERMAKOFF Ivan, 2008, *Ruling Oneself Out : A Theory of Collective Abdications*, Chicago, University of Chicago Press.
- GOSWAMI Manu, POSTONE Moishe, SARTORI Andrew et SEWELL William H. Jr., 2014, « Introducing *Critical Historical Studies* », *Critical Historical Studies*, vol. 1, n° 1, p. 1-3.
- HMED Choukri et JEANPIERRE Laurent, 2016, « Révolutions et crises politiques au Maghreb et au Machrek », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 211-212, p. 4-23.
- KINDLEBERGER Charles P. et ALIBER Robert Z., 2005 [1975], *Manias, Panics, and Crashes : A History of Financial Crisis*, Hoboken, Wiley.

- KOSELLECK Reinhardt, 1997 [1975], « Le concept d'histoire », *L'expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard-Le Seuil, p. 15-99.
- SEWELL William H. Jr., 1996, « Historical events as transformations of structures : inventing revolution at the Bastille », *Theory and Society*, vol. 25, n° 6, p. 841-881.
- 2005, *Logics of History : Social Theory and Social Transformation*, Chicago, Chicago of University Press.
- 2008, « The temporalities of capitalism », *Socio-Economic Review*, vol. 6, n° 3, p. 517-537.
- 2009 [1996], « Trois temporalités : vers une sociologie événementielle », trad. M. Grossetti, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, M. Bessin, C. Bidart et M. Grossetti éd., Paris, La Découverte, p. 109-146.
- 2010, « A strange career : the historical study of economic life », *History and Theory*, vol. 49, n° 4, p. 146-166.
- 2012, « Economic crises and the shape of Modern History », *Public Culture*, vol. 24, n° 2, p. 303-327.
- 2014, « The capitalist epoch », *Social Science History*, vol. 38, n° 1-2, p. 1-11.
- SHORE Elliott, 1995, « Interview with William Sewell, Jr. », Shelby White and Leon Levy Archives Center Institute for Advanced Study.
- WAGNER Peter, 2016, *Sauver le progrès. Comment rendre l'avenir à nouveau désirable*, Paris, La Découverte.